

de classe étaient louées, pour le soir, à des sociétés et à des cercles. Matin et soir le mobilier de chaque classe était empilé le long des murs, et les tables et chaises des sociétaires remises en place. Il est facile de s'imaginer quelle lourde tâche était celle de ces pauvres maîtres laïques. Ajoutons à cela que les enfants prenaient le dîner, chaque jour, dans leur salle respective, sur les tables mêmes de la classe, et que le professeur assistait en personne la bonne mère Martin dans sa généreuse distribution de gras potages, de bouilli au chou et de compote de citrouille. Ces comestibles étaient quêtés par une autre providence vivante du Patronage, Mademoiselle Dorval, assistée de deux enfants pauvres, et accompagnée le plus souvent du bon maître laïque. Disons en passant que Melle Dorval accomplit encore aujourd'hui les merveilles de charité qu'elle accomplissait il y a treize ans. Ajoutons que l'instituteur exerçait, dans l'occasion, un autre métier : il se faisait coiffeur au besoin. Après la classe du vendredi, armé d'une paire de ciseaux ou de la *tondeuse*, le professeur abattait les chevelures trop longues, exposées par le fait même à une invasion très agaçante. Nous passerons sous silence toutes les difficultés disciplinaires dont le régime alimentaire de la dévouée cuisinière était cause durant les heures de classe. La soupe grasse et la citrouille surtout causaient des désastres qui excitaient au plus haut point le courroux de la bonne mère Martin. C'est au milieu de pareilles luttes que les maîtres devaient apprendre à lire, à écrire et à compter aux petits pauvres, préparer les enfants à la première communion, etc.

Et le dimanche ! c'était la rude journée par excellence. Il fallait conduire les élèves, à la messe et au salut, à la chapelle des Sœurs de la Charité. Puis conseil des Patrons de 1 à 4 heures de l'après-midi. A ce conseil on faisait l'*inspection* de chaque élève, afin de s'assurer dans quel état se trouvait son costume : bottes, culottes, capots, tout y passait. Le vénérable M. Simon Roy, chef du vestiaire, décidait alors si de nouveaux *effets* devaient être accordés. Chaque patron plaidait avec chaleur en faveur de ses protégés, et rarement les malheureux écoliers quittaient le Patronage les mains vides. Cent-vingt enfants fréquentaient alors le Patronage. Aujourd'hui, cette maison distribue l'instruction à quatre cents élèves pauvres, donne le couvert et l'abri à quarante apprentis. De plus, cent jeunes gens de la ville viennent passer leurs soirées et leurs dimanches, durant toute l'année, dans les immenses salles du Patronage où se trouvent des salles de lecture, des jeux de toute sorte et des appareils de gymnastique. Une maison neuve s'est ajoutée à l'ancienne, et la chapelle, un joli monument, est venue couronner l'œuvre si admirable du Patronage.

Tous ces souvenirs du Patronage, les plus consolants de notre vie, nous sont revenus à l'esprit pendant la pieuse cérémonie que nous avons relatée au commencement de cet écrit. Par une délicate attention, M. le supérieur du Patronage nous avait invité à prendre place au milieu de ses chers Frères. Oh ! l'heure délicieuse que nous avons passée sous le toit du Patronage... Nous nous sommes revu à 17 ans, offrant les prémices de notre carrière à l'œuvre si féconde dont nous venons de retracer une des pages les plus attachantes. Successivement, les merveilleuses transformations de l'œuvre ont passé devant nos yeux, et nous avons compris plus que jamais la puissance du dévouement religieux.

Ce dévouement, le Frère Hodiesne le personnifie de la manière la plus complète. Et lundi dernier, aux pieds de Notre-Dame de la Salette, l'hommage pieux rendu au digne religieux par ses frères de la communauté revêtait un caractère de sublime grandeur qu'aucune fête du monde ne saurait égaler.